

Zeitschrift: Saussurea : journal de la Société botanique de Genève
Herausgeber: Société botanique de Genève
Band: 42 (2012)

Artikel: Jean-Jacques Rousseau, le plus célèbre des botanistes amateurs
Autor: Schaetti, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1098937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean-Jacques Rousseau, le plus célèbre des botanistes amateurs

Par Bernard Schaetti

Société botanique de Genève

Le tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau, né à Genève le 28 juin 1712, a donné lieu à des publications, des spectacles et des expositions - notamment au Muséum d'histoire naturelle de la ville de Neuchâtel et au Conservatoire et Jardin botaniques de Genève - qui ont mis en valeur son activité de botaniste. Celle-ci occupa les seize dernières années de sa vie (de 1762, à son arrivée à Môtier, jusqu'à sa mort à Ermenonville en 1778), en parallèle à la rédaction de ses grandes œuvres autobiographiques que sont *les Confessions* et *les Rêveries du promeneur solitaire*, dont la septième lui est entièrement dédiée. Rousseau consacra un temps considérable à l'apprentissage de la botanique par l'étude des livres, mais aussi par la confection d'herbier et par des herborisations. Il s'inséra dans un réseau de correspondants suisses, français et anglais, avec lesquels il échangea livres, plantes, graines et connaissances. On republie périodiquement les célèbres *Lettres sur la botanique* que Rousseau, en génial pédagogue, écrivit pour l'instruction de « Madelon » Delessert, alors âgée de... quatre ans. Récits autobiographiques, lettres, annotations et corrections d'ouvrages, notes sur des herbiers, fragments divers, essai de dictionnaire..., l'ensemble assez hétéroclite des écrits sur la botanique de Jean-Jacques Rousseau, que de nouvelles éditions nous permettent de bien connaître, offre une image complexe de son activité scientifique et pose la question de leur évaluation historique.

Synthèse

Rousseau herborisant

Dans ses *Biographies de botanistes suisses*, John Isaac Briquet, citoyen de Genève et pendant plus de deux décennies directeur de son Jardin botanique, ne voyait que curiosité d'érudit dans l'étude de la passion tardive de Jean-Jacques Rousseau : « [...] la bibliographie du sujet [...] présente, il faut l'avouer, un intérêt d'érudition bien plus qu'un intérêt botanique » (Briquet 1906, 420). J'ignore s'il faut y lire une pointe de dédain à l'égard de ceux que la traque de l'anecdote littéraire aurait distraits de la science sérieuse; il est certain que Briquet ne pouvait prévoir que, cent ans plus tard, c'est justement avec le Rousseau herborisant qu'on chercherait à en instruire le public. La physionomie du vieillard aux trois-cents printemps s'affiche bien : canne et chapeau (sous le bras), bouquet (de pervenches ?) à la main. Jean-Jacques nous invite à le suivre par monts et par vaux. L'image compense sans doute l'aridité supposée de la science et, sûrement, elle adoucit, par la vertu du pittoresque, l'austérité

du philosophe et sa misanthropie trop connue. Le vieil homme qui aimait les fleurs est un support idéal d'animation muséale.

Il faut dire que l'on peut pour cela se reposer sur une tradition iconographique et littéraire importante, constituée très rapidement après sa mort par les témoignages des dernières personnes qui l'ont fréquenté, la plus célèbre étant Bernardin de Saint-Pierre, et portée plus généralement par l'engouement pour la botanique, notamment chez les femmes, qu'a provoqué la diffusion posthume de ses *Lettres [élémentaires] sur la botanique*¹. Maintes fois rééditées, augmentées, traduites, imitées, ces lettres pédagogiques ont promu parmi les milieux cultivés cette activité scientifique de loisir au point qu'on puisse parler d'une tradition de « botanique pour les

¹ Cet ensemble de huit lettres écrites par Rousseau entre 1771 et 1774 a connu de multiples éditions sous des titres divers. *Lettres élémentaires sur la botanique*, à Madame de L*** dans la *Collection complète des œuvres de J.J Rousseau* de 1782. OC IV ainsi que ET publient ces lettres sous le titre : *Lettres sur la botanique*.



« J.J. Rousseau et la vue du Pavillon qu'il habitait à Ermenonville », vers 1778, gravé par H. d'après Georges-Frédéric Mayer (BGE - Centre d'iconographie genevoise). Le peintre Georges-Frédéric Mayer (1727-1803) doit sa célébrité à ce portrait qu'il fit de Rousseau à Ermenonville et qui connut un nombre considérable de reprises. Selon Rosella Baldi (Jaquier et Léchet 2012, 193-196), cette image de Rousseau herborisant participe d'une « modélisation » du philosophe dans un registre familier et sentimental, qui gommerait son activité proprement scientifique. La canne, le chapeau, le bouquet deviendront les « attributs » aisément reconnaissables du philosophe.

dames »². Une instruction des enfants attentive à leur développement naturel, une proximité éducative, une activité à la fois physique, intellectuelle et manuelle, adaptable aux goûts et aux possibilités de chacun(e), une certaine teneur morale aussi qui tient à la référence aux fleurs, ces aspirations féminines et maternelles avaient trouvé leur écho dans l'apprentissage de la « science aimable » sous la houlette d'un Jean-Jacques Rousseau réinventé.

La botanique sans maître

Dans *Joseph Balsamo*, écrit entre 1846 et 1848, Alexandre Dumas l'invite comme personnage de son roman. Le portrait qu'il en donne montre assez combien la figure du botaniste a pu paraître emblématique des idées du philosophe. Il se dégage à peine du clair-obscur d'une clairière ; les couleurs froides de son costume relevées par quelques points de lumières le fondent avec le décor naturel. Sous l'habit sans attrait, se devine toutefois une douceur quasi féminine :

[...] un homme à perruque grise, d'une physionomie douce et fine, vêtu d'un habit de gros drap brun, de culottes pareilles, d'un gilet gris à côtes ; ses bas de coton gris enfermaient une jambe assez bien faite et nerveuse ; ses souliers à boucles, poudreux encore par places, avaient cependant été lavés au bout de la pointe par la rosée du matin.

Près de cet homme, sur l'arbre renversé, était une boîte peinte en vert, toute grande ouverte et bourrée de plantes récemment cueillies. Il tenait entre ses jambes une canne de houx, dont la pomme arrondie reluisait dans l'ombre et qui se terminait par une petite bêche de deux pouces de large sur trois de long. (Dumas 2005, Chapitre XLIII : « Le botaniste »)

Fuyant Versailles, Gilbert, le jeune héros du roman, rencontre ainsi Jean-Jacques Rousseau herborisant dans les bois de Meudon³ ; il confie au vieil homme, qu'il n'a pas reconnu, son

2 *La Botanique des dames* est le titre d'un ouvrage d'initiation anonyme paru à Paris et à Lille en 1821. Il est représentatif d'un véritable genre : les femmes sont « les principales destinataires des œuvres d'initiation à la botanique publiées durant la première moitié du XIX^e siècle » (Calderón Quindós 2012, 91).

3 On trouve une illustration de cette scène reproduite dans (Jaquier et Léhot (2012, 131). Ce portrait fait par Dumas semble être la description littéraire d'un dessin existant de Gleyre.

admiration pour le philosophe du *Contrat social* et du *Discours sur l'inégalité des conditions* (sic). Né dans les bois, Gilbert est en vérité un autodidacte parfait, qui n'a eu recours qu'à son ingéniosité propre pour apprendre à lire ou pour connaître les plantes. Jean-Jacques et Gilbert s'associent bien vite dans la recherche d'une capillaire. Gilbert a eu, on ne sait comment, accès à des extraits des *Lettres sur la botanique* (elles n'ont en réalité été publiées qu'en 1782 par le marquis de Girardin). Épris de liberté et d'égalité, il n'a nul besoin de maître et, d'ailleurs, n'a pas lu *l'Emile*, le traité d'éducation de Rousseau. Plus loin, il déclare son souhait de devenir un jour médecin :

Eh bien ! lui [répond Rousseau], continuez d'étudier la botanique, jeune homme ; la botanique vous conduira par le plus court chemin à la médecine. Dieu n'a rien fait d'inutile, croyez-moi, et chaque plante aura un jour sa signification au livre de la science. Apprenez d'abord à connaître les simples, ensuite vous apprendrez quelles sont leurs propriétés. (Ibid.)

La botanique apparaît porteuse d'un message moral et religieux qui s'incarne dans la figure du médecin, faite de compétence scientifique, de sagesse pratique et de volontarisme social. Mais Dumas commet ici une grosse bévue. En effet, un des leitmotifs les plus soulignés dans les écrits de Rousseau consacrés à la botanique est le rejet sans appel des usages prétendument pharmacologiques des plantes. Ainsi, par exemple, dans les *Fragments de botanique* :

J'insiste beaucoup sur ce point, persuadé que le plus grand obstacle au progrès de la botanique a été d'en aussi vouloir faire une partie de la médecine. C'est ce qui l'a rendue basse, ridicule et dégoûtante de riante et délicieuse qu'elle était naturellement. (OC IV, 1250)

On le voit, le rejet de « l'étude d'apothicaires » (OC I, 180) repose sur un argument principalement *moral*. Il faut conserver à la botanique son caractère immédiat et plaisant. A l'opposé, la zoologie doit s'accommoder de la dissection des cadavres ; la minéralogie est une science dangereuse et coûteuse.

Deux autres lignes argumentatives, présentes dans ce même texte des *Fragments* et reprises dans beaucoup d'autres, permettent, toutefois,

de cerner plus profondément ce que la botanique pouvait signifier pour Rousseau. D'abord, l'accusation de charlatanisme qu'il fait peser sur le « savoir » des herboristes. Rousseau se moque de ces « merveilleuses » vertus ou propriétés attribuées aux plantes, souvent contradictoirement et selon la mode du jour. Y croire, c'est donner foi aux on-dits : « [...] se livrer uniquement à l'autorité des hommes qui sont menteurs et qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole, fondée elle-même le plus souvent sur l'autorité d'autrui » (OC I, 1064).

Le second argument s'appuie précisément sur l'indépendance de jugement que rend possible l'exercice de la véritable botanique en tant qu'elle est une science qui repose sur l'observation. Or, le médecin et le pharmacien en détruisent l'objet : ils le réduisent à « une simple substance, une matière, un mixte, une terre morte, qui n'appartient plus dès lors au règne végétal mais au minéral » (OC IV, 1250). L'étude de la botanique, pour Rousseau, est l'étude de l'organisation végétale dans la diversité de ses formes : « [...] les végétaux ne sont aux yeux du botaniste que des êtres organiques, sitôt que le végétal est mort, qu'il cesse de végéter, que ses parties n'ont plus la mutuelle correspondance qui le faisait vivre et le constituait un, il n'est plus du ressort du botaniste [...] » (OC IV, 1249-1250). La destruction du végétal implique une étude de laboratoire, elle ne saurait être menée par les seuls moyens de l'individu ; la perception des structures, quoique fine et difficile, ne demande qu'attention, mémoire et perception des ressemblances : « apprendre à bien voir ce qu'[on] voit », commande Rousseau à sa jeune correspondante des *Lettres sur la botanique* pour laquelle il préconise une pédagogie de l'observation (OC IV, 1152).

L'attention aux détails

On a fait remarquer que la passion pour la botanique chez Rousseau était contemporaine de la rédaction des grands textes autobiographiques, comme si l'attention scrupuleuse à soi y trouvait son modèle (Grosrichard 2012). Dans la septième promenade, Rousseau s'interroge sur ce que cette passion peut révéler de sa personnalité. Installé désormais à Paris, il constate qu'elle a repris un second souffle, alors même qu'il s'était débarrassé de ses livres et de

ses herbiers (OC I, 1061). A soixante-cinq ans, il est trop tard, dit-il, pour s'instruire : il ne cherche à être botaniste qu'autant qu'à « besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer » (OC I, 1068). Ces thèmes de la nonchalance, de l'amusement des vieux jours, de la contemplation solitaire - si célèbres dans ces pages qu'elles lui ont sans doute coûté la considération des scientifiques alors qu'elles lui gagnaient celle des littéraires -, sont assombrés par un sentiment de persécution qu'il ressent alors plus fortement que jamais. Pour lui dont c'était la pente si naturelle, l'imagination n'est plus un recours sans danger. Pour échapper à l'accablement, l'attention que réclame l'étude de la flore est nécessaire contre une imagination elle-même dénaturée par sa situation et désormais porteuse d'angoisse. Rousseau joue dialectiquement d'une faculté contre l'autre : l'attention lui permet de se circonscrire et l'attache aux détails du réel :

Je n'ai ni dépense à faire ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports et leurs différences, enfin pour observer l'organisation végétale de manière à suivre la marche et le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelques fois avec succès leurs lois générales, la raison et la fin de leurs structures diverses, et à me livrer au charme de l'admiration reconnaissante pour la main qui me fait jouir de tout cela (OC I, 1069).

Mais si l'attention au détail du monde végétal, à sa structure intime, le préserve de ses élans imaginatifs, la découverte des lois de la Nature lui en restitue la dynamique ; par le détour du détail, quelque chose de la puissance de l'imagination est retrouvée, comme purifiée, et aspire le sujet hors de lui-même pour l'identifier au tout (OC I, 1063). Chez Rousseau, mais c'est le cas chez la plupart des scientifiques des Lumières, l'activité scientifique n'est jamais dissociée d'une signification métaphysique donnée à l'ordre de la Création (ET 2012, 9 ; Cook 2012, 49).

Le maître en botanique

Ainsi, pour autant qu'on la dégage de sa gangue de légendes et de pratiques plus ou moins magiques, l'observation botanique

revêt-elle l'avantage de présenter un objet séduisant en lui-même, qui se déploie sous les yeux, qui ne demande qu'un équipement minimum et auquel il suffirait d'appliquer les qualités naturelles de son esprit pour qu'il nous transporte dans l'immensité. Est-ce si simple ? Cela le paraît quand on suit Rousseau dans ses premiers pas de botaniste sur l'Île Saint-Pierre tels qu'il les relate dans la célèbre cinquième promenade :

[...] j'allais une loupe à la main et mon *Systema naturae* sous le bras visiter un canton de l'Île, que j'avais [...] divisée en petits carrés dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale, et sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système était tout nouveau pour moi. La distinction des caractères génériques, dont je n'avais pas auparavant la moindre idée, m'enchantait en les vérifiant sur les espèces communes en attendant qu'il s'en offrit à moi de plus rares. (OC I, 1043)

L'intérêt du botaniste, comme on vient de le voir, se porte sur le détail de l'organisation et de la structure végétale. Cette vision des détails provoque chez lui « extase » et « ravissement ». Bien que Rousseau forme le projet de constituer un inventaire floristique de l'Île, une *Flora petrinsularis*, il n'est pas question pour lui d'enquêter sur les singularités floristiques d'une localité, moins encore sur la relation de la végétation au « milieu » (une notion qui n'apparaîtra en biologie qu'avec Lamarck) - des préoccupations qui feraient aujourd'hui l'essentiel de l'intérêt d'une herborisation (on a remarqué, en outre, qu'il ne note que rarement la localité des plantes qu'il recueille dans ses herbiers). Rousseau insiste ici sur les deux découvertes qu'il fait : celle de la sexualité des plantes à travers la fructification et celle de leur classification à travers la reconnaissance des caractères génériques. Ces deux questions sont celles qui auront dominé la botanique dans la première partie du XVIII^{ème} siècle (Cook 2012). C'est à Linné qu'on doit de les avoir reliées en une seule en faisant reposer son système classificatoire sur les parties sexuelles des plantes (le critère discriminant étant le nombre d'étamines et leur position). Rousseau, qui herborise le *Systema naturae*

de Linné à la main, démontre une certaine technicité dans un apprentissage qu'il semble assez bien parvenir à mener par lui-même (Le livre cité n'est d'ailleurs pas un ouvrage de détermination). Il est vrai qu'il se limite pour le moment aux « espèces communes ». Le recours à un professeur, ou du moins à un ouvrage didactique, se posera aussitôt qu'il s'agira de dépasser ce stade élémentaire.

Dans sa correspondance, en effet, Rousseau se plaint à plusieurs reprises du défaut de livre de botanique destiné aux débutants. Linné n'échappe pas à la critique : le livre de « Linnaeus apprend à mieux observer les plantes que l'on connaît, mais il n'apprend pas à les connaître. C'est un système pour les maîtres, il nous en faudrait un pour les écoliers » (Lettre à Pierre Clappier du 23 décembre 1768, cité dans Ducourthial 2009, 49). Le problème n'est pas mince à son époque. En l'absence de clé (dont l'invention est postérieure), l'identification suppose que le nom de la plante soit connu (et que l'on connaisse également la nomenclature spécifique de l'auteur que l'on consulte) ; si le nom n'est pas connu, il faut se rapporter aux descriptions, éventuellement aux illustrations, si elles existent ; mais, comment s'orienter dans le maquis des descriptions, par ailleurs la plupart du temps insuffisamment explicites ? Force est de reconnaître qu'en botanique, il faut « commencer par être guidé » (Lettre à la duchesse de Portland du 12 février 1767, cité dans Ducourthial, 2009, 48).

Un premier guide, Rousseau aurait pu le trouver pendant sa jeunesse, à Chambéry, en la personne de Claude Anet, un herboriste dont il vante les compétences dans les *Confessions* et qui partageait avec lui les faveurs de Mme de Warens. Sans doute, la rivalité amoureuse explique suffisamment pourquoi Rousseau manqua alors l'occasion de s'initier à une science qui correspondait si fort à son goût (OC I, 180). Il lui faudra attendre l'âge de cinquante ans et sa rencontre avec les botanistes neuchâtelois, lors de sa retraite dans le Val de Travers, pour qu'il y soit gagné. Son premier mentor semble avoir été François Henri d'Ivernois, dont l'approche était linnéenne (Cook 2012). Située suffisamment à l'écart des vanités parisiennes et de la lutte des places, la province avait, en effet, adopté le système de Linné aux alentours de 1760, soit une trentaine d'années avant la capitale (Duris

1993, 39). Rousseau en deviendra, au moins dans un premier temps, le thuriféraire.

Dans les *Confessions*, Rousseau salue le caractère *philosophique* de l'œuvre de Linné (OC I, 643). Si, comme le montre Jean-Marc Drouin (2008, chap. 1 et 10), le terme connaît des usages flottants, il semble renvoyer, en botanique, aux approches qui présentent une forme de généralisation, la recherche de lois ou de règles. Ainsi, des questions de physiologie végétale peuvent-elles être qualifiées de philosophiques par opposition à la description botanique ; mais Rousseau pense plus directement au caractère instituant de la systématique de Linné et aux règles de nomenclature qu'il veut imposer. C'est en cela qu'il serait philosophe. Son système est certes artificiel, sa nomenclature certes arbitraire et l'un et l'autre sont d'ailleurs assumés comme tels ; ce qui compte pour Rousseau, c'est ce geste souverain d'une autorité qui vient ordonner le réel et s'imposer à la cacophonie des propositions individuelles et au foisonnement incontrôlé de la synonymie.

Il est vrai que les noms sont arbitraires, que la connaissance des plantes ne tient point nécessairement à celle de la nomenclature, et qu'il est aisé de supposer qu'un homme intelligent pourrait être un excellent botaniste, quoiqu'il ne connût pas une seule plante par son nom. Mais qu'un homme seul, sans livre et sans aucun secours des lumières communiquées, parvienne à devenir de lui-même un très médiocre botaniste, c'est une assertion ridicule à faire et une entreprise impossible à exécuter (OC IV, 1209).

Ces deux phrases, contradictoires en apparence, marquent le passage d'une *supposition* (l'hypothèse du botaniste solitaire) à la prise en compte de la finitude des facultés humaines. Admettre l'usage d'une nomenclature normée apparaît comme la condition de l'échange, du progrès scientifique et de la transmission du savoir. Au-delà des limites individuelles, Rousseau désigne donc un idéal du corps collectif de la science. Jean-Marc Drouin y entend, transposé sur un plan scientifique, l'écho de la communauté décrite par le *Contrat social* ; et, en effet, on peut prolonger cette suggestion en y rapportant les trois moments constitutifs du corps politique que David Gauthier a relevé dans son étude sur le *Sentiment d'existence* chez Rousseau : *l'aliénation* de la liberté de l'individu ; *sa participation* au

collectif ; enfin, *l'identification* à ce collectif. Dans la transformation de l'homme en citoyen – par transposition : dans la transformation de l'amateur en botaniste linnéen –, l'individu « perd ses moyens propres, ceux qu'il peut, de son propre chef, mettre au service de sa volonté personnelle [...]. En échange, il reçoit des moyens que ses semblables et lui-même ne peuvent utiliser que collectivement et pour servir leur volonté commune. Il gagne aussi une identité collective, le sentiment d'exister comme membre d'une communauté et uniquement comme tel » (Gauthier 2011, 106). Rousseau était plus que tout autre averti de la vanité des hommes de science, à laquelle n'échappaient pas les botanistes : « [...] les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs autant et plus que chez les autres savants » (OC I, 1069-1070). Mais ce que Rousseau trouve en Linné, c'est une autorité qui impose ses règles et crée la communauté : on pourrait certes envisager une meilleure nomenclature que la sienne, mais « il faudrait pour opérer [le] changement, un auteur dont le crédit effaçât celui de M. Linnaeus, et à l'autorité duquel l'Europe entière voulût se soumettre une seconde fois, ce qui paraît difficile à espérer » (OC IV, 1208). On voit que l'importance de Linné tient à la reconnaissance de son autorité. Linné est pour la communauté des botanistes l'équivalent du législateur politique (Drouin 2005 ; Cook 2012).

Cet idéal, voire cette utopie scientifique explique le plaisir pris par Rousseau dans l'énumération des plantes qu'il rencontre dans ses herborisations - une énigme qu'a soulevée Jean-Marc Drouin (2005, 50). Ce plaisir, c'est celui de parcourir en soi le chemin fait par d'autres : « Il me semble qu'un des plus grands charmes de la botanique est, après celui de voir par soi-même, celui de vérifier ce qu'ont vu les autres : donner, sur le témoignage de mes propres yeux, mon assentiment aux observations fines et justes d'un auteur me paraît une véritable jouissance » (Lettre à Malesherbes, cité dans Drouin 2005, 52). Être membre d'une collectivité et en parler le langage octroie un *sentiment d'exister* d'une nature supérieure. On peut aussi assimiler à des tentatives législatrices le *Dictionnaire de botanique* et la transposition en signes graphiques des termes techniques de botanique

(une « pasigraphie »), deux projets restés fragmentaires auxquels Rousseau travaillait à la fin de sa vie⁴.

La communauté botanique

Dans le chapitre intitulé « les amitiés végétales » de son célèbre livre sur Rousseau, Jean Starobinski liait la pratique botanique de Rousseau au renfermement sur lui-même qui saisit l'écrivain à cette époque de sa vie ; il aurait trouvé alors refuge dans une activité mécanique et reproductive (comme l'est aussi la copie de la musique), répétant continuellement un système préétabli ; en botanique, Rousseau serait un collectionneur, non un naturaliste (Starobinski, 1971, 278-282). On pourrait faire remarquer que l'allure réitérative de l'activité scientifique est, si l'on en croit Michel Foucault, une caractéristique constitutive des sciences naturelles à l'âge classique : une nouvelle visibilité du réel anticipant son décalque par le discours scientifique (Foucault 1966). Mais ce que manque une interprétation trop unilatérale de la consolation par la botanique, c'est cette rêverie d'intégration auquel le solitaire semblait bien n'avoir pas totalement renoncé et qu'il a voulu trouver auprès de la communauté des savants occupés des choses de la nature.

Plusieurs auteurs ont été sensibles à l'atmosphère plutôt joyeuse des évocations que Rousseau fait de ses expéditions botaniques (Jaquier et Léchet 2012, 10). « L'abondance légère et guillerette des pages sur la botanique n'est que l'extériorisation voluptueuse [du] don d'émerveillement » (Wyss 1988, 240). La correspondance en témoigne aussi. Les historiens qui l'ont étudiée ont montré comment Rousseau s'inscrit dans un réseau de sociabilité savante. « L'examen de la participation de Rousseau aux échanges botaniques qui caractérisent son siècle éclaire cette question difficile : pourquoi Rousseau devient-il botaniste ? » (Cook 2003, 97). Les échanges se rapportent à des questions d'identification, d'obtention d'ouvrages,

⁴ Le dictionnaire de botanique est paru pour la première fois dans la *Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau* en 1782. Il a été repris pour compléter les *Lettres sur la botanique* dans beaucoup d'éditions modernes. Nous disposons depuis peu de deux éditions complètes de la « pasigraphie » botanique, ou *Caractères de botanique* : Ducourthial 2009, annexe 15, pp. 435-532 et ET 2012, pp. 263-288.

de graines, de parts d'herbier, etc. Outre ses contacts neuchâtelois (d'Ivernois, Gagnebin), Rousseau est en relation avec les foyers linnéens de Montpellier (Gouan, Clappier, Boissier de Sauvages) et de Lyon (Latourette) ; depuis le séjour en Angleterre, il échange pendant sept années des lettres avec la duchesse de Portland, elle-même liée à Solander, un disciple de Linné. A Paris, il fréquente André Thouin et Antoine-Laurent de Jussieu, qu'il suit dans leurs herborisations. Ce sont ces derniers qui permirent sans doute à Rousseau de modérer son zèle linnéen (Cook, 2012). Prenant acte des difficultés que pose le système artificiel aux débutants, Rousseau adopte des éléments de la « méthode naturelle » dans les *Lettres sur la botanique* : il propose une progression fondée sur six familles fondamentales (liliacées, crucifères, légumineuses, labiées, composées, ombellifères) et s'appuie sur des notions typiquement « naturelles » comme « l'air de famille » et le « port ».

* * *

Des auteurs qui ont cherché à évaluer les connaissances botaniques de Rousseau ont estimé qu'il était familier d'à peu près une centaine d'espèces et aurait consulté pas moins de soixante-dix auteurs de toutes les époques. Mais ils ont aussi pointé ses erreurs et ses confusions, lui ont reproché son manque de formation de base, ses « présupposés » métaphysiques et ses épanchements de poète (Vilmorin dans OC IV, CCXXII-CCXXIII ; Ducourthial 2009, 166-184). Certes, le Rousseau botaniste reste un personnage difficile à classer : comme il aime à s'en persuader, il est seul de son espèce. On admet généralement que sa compétence va au-delà de celle de « l'amateur éclairé ». Mais la recherche actuelle permet de poser la question différemment. L'histoire des sciences ne peut plus s'écrire comme la chaîne continue des découvertes individuelles. Un amateur en botanique comme Rousseau n'a contribué que très légèrement à l'avancée des connaissances ; mais comme il était aussi un penseur et un pédagogue, qu'il a pris part aux débats de son temps, que sa renommée a pu amplifier son importance, sa figure a influencé l'appréhension sociale de cette science et son développement. L'étude des réseaux d'échange scientifique donne un éclairage sur ces facteurs sociaux, institutionnels et intellectuels qui

constituent son « écosystème ». Par une ironie de l'histoire, nous vivons une époque où l'hyper-technicisation des activités scientifiques place la botanique de terrain dans une situation qui évoque celle de ses commencements de l'âge classique. En peine de trouver des

fonds, souvent évincé du *cursus* académique, le « savoir naturaliste » n'a-t-il pas, pour son maintien et son essor, de plus en plus recours à l'enthousiasme des sociétés d'amateurs ?



La leçon de botanique, eau-forte de J.-J. de Boissieu, 1804. La leçon se fait dans un jardin clos sous le regard fantomatique d'illustres savants. Rousseau compare des plantes ramassées aux exemplaires d'herbier et aux livres. On remarquera la parité des sexes de l'assistance. (BGE - Centre d'iconographie genevoise)

Bibliographie

Éditions des œuvres de Rousseau

OC I et OC IV

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris : Gallimard, 1959, T. 1 : *Les confessions*, 1969 p. ; T. 4 : *Émile* [contient également les écrits sur la botanique], 1958 p.

ET

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, éd. thématique du tricentenaire, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Genève : Slatkine, Paris : Champion, 2012, T. 9 : *Écrits sur la botanique*, éd. critique par Takuya Kobayashi, 434 p.

Études

BRIQUET J. (1906), *Biographies de botanistes suisses*, Genève : Kuendig, 174 p.

CALDERÓN QUINDÓS F. (2012), « La réception scientifique des *Lettres élémentaires* et le phénomène de la botanique à l'usage des femmes », in Claire Jaquier et Timothée Léchet, *Rousseau botaniste : je vais devenir plante moi-même : recueil d'articles et catalogue d'exposition*, Fleurier : Belvédère, pp. 85-95.

COOK A. (2003), « Rousseau et les réseaux d'échange botanique », in Bernadette Bensaude-Vincent et Bruno Bernardi (dir.), *Rousseau et les sciences*, Paris : L'Harmattan, pp. 93-114.

COOK A. (2012), « Le pluralisme taxonomique de Jean-Jacques Rousseau », in Claire Jaquier et Timothée Léchet, *Rousseau botaniste : je vais devenir plante moi-même : recueil d'articles et catalogue d'exposition*, Fleurier : Belvédère, pp. 37-56.

DUMAS A. (2005), *Joseph Balsamo : mémoires d'un médecin*, Ebooks libres et gratuits, 2005, URL : <http://www.ebooksgratuits.com/>

DROUIN J.-M. (2003), « Les herborisations d'un philosophe : Rousseau et la botanique savante », in Bernadette Bensaude-Vincent et Bruno Bernardi (dir.), *Rousseau et les sciences*, Paris : L'Harmattan, pp. 77-92.

DROUIN J.-M. (2005), « Linné et la dénomination des vivants : portrait du naturaliste en légiste », in Thierry Hoquet (dir.), *Les fondements de la botanique : Linné et la classification des plantes*, Paris : Vuibert, pp. 37-55.

DROUIN J.-M. (2008), *L'herbier des philosophes*, Paris : Seuil, 319 p.

DUCOURTHIAL G. (2009), *La botanique selon Jean-Jacques Rousseau*, Paris : Belin, 537 p.

DURIS P. (1993), *Linné et la France : 1780-1850*, Genève : Droz, 1993, 281 p.

FOUCAULT M. (1996), *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris : Gallimard, 400 p.

GAUTHIER D. (2011), *Le sentiment d'existence : la quête inachevée de Jean-Jacques Rousseau*, Genève : Haller, 277 p.

GROSRICHARD A. (2012), « Je vais devenir plante moi-même un de ces matins », in Jean-Jacques Rousseau, *La botanique*, Paris, Genève : PUF, Fondation Martin Bodmer, pp. 11-30.

JAQUIER C. et T. LÉCHOT (2012), *Rousseau botaniste : je vais devenir plante moi-même : recueil d'articles et catalogue d'exposition*, Fleurier : Belvédère, 207 p.

STAROBINSKI J. (1971), *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle ; suivi de Sept essais sur Rousseau*, Paris : Gallimard, 457 p.

WYSS A. (1988), *Jean-Jacques Rousseau : l'accent de l'écriture*, Neuchâtel : La Baconnière, 1988, 286 p.

Publications récentes sur Rousseau et la botanique

Jean-Jacques ROUSSEAU, *La botanique*, planches de Pierre-Joseph Redouté, avant-propos de Jean Starobinski, introductions d'Alain Grosrichard et Jean-Marc Drouin, Paris : PUF ; Genève : Fondation Martin Bodmer, coll. « Sources », 2012, 160 p., 65 planches.

La collection « Sources » des Presses universitaires de France réédite en fac-similé les beaux livres de la Fondation Martin Bodmer et de la collection de Jean Bonna. C'est le cas de cette édition en grand format de *La Botanique* de Jean-Jacques Rousseau (reprise de celle de Baudouin frères, Paris : 1822), qui regroupe les sept *Lettres élémentaires sur la botanique*, les *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique*, ainsi que beaucoup d'autres lettres adressées à M. de Malesherbes, à la duchesse de Portland et à M. de la Tourette. L'édition est suivie par les illustrations botaniques en couleur de Pierre-Joseph Redouté pour les *Lettres élémentaires*, ce qui permet de compléter le discours du maître par l'observation personnelle, comme le préconisait Rousseau, qui lui-même avait cherché un expédient de la sorte en envoyant des parts d'herbier conjointement à ses lettres (il est vrai que cela prive de la tâche instructive d'aller soi-même chercher les plantes dans la nature). L'édition propose les introductions de deux rousseauistes émérites de l'Université de Genève, Jean Starobinski et Alain Grosrichard, qui assaisonnent d'un zeste de psychanalyse les dimensions biographique et littéraire de la botanique chez Rousseau, ainsi que d'une présentation de « La botanique au XVIIIème siècle » par Jean-Marc Drouin, axée sur la distinction entre système artificiel et méthode naturelle et sur les problèmes posés par la nomenclature scientifique.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, éd. thématique du tricentenaire, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Genève : Slatkine, Paris : Champion, T. 9 : *Écrits sur la botanique*, éd. critique par Takuya Kobayashi, 434 p.

Cette édition des écrits de Rousseau sur la botanique, réunis et établis avec un soin

maniaque par Takuya Kobayashi, ne propose pas seulement les célèbres *Lettres sur la botanique* et les *Fragments pour un dictionnaire des termes en usage en botanique*, mais également toutes sortes d'annotations apportées par Rousseau à des livres et à ses herbiers, ainsi que des listes de plantes et des notes éparses plus ou moins développées. Restent à l'écart, réservées aux autres volumes de cette édition du tricentenaire, les lettres à ses correspondant(e)s botanistes et, évidemment, les textes sur la botanique inclus dans les œuvres autobiographiques. Mais on y trouvera une édition des « Caractères de botanique », c'est-à-dire du système de transcription par signes graphiques que Rousseau avait imaginé pour condenser les descriptions et obtenir un outil d'identification plus maniable sur le terrain. Les annotations sur *La Botanique* de Regnault, un livre d'initiation paru à Paris en 1774, permettent de mesurer l'étendue de son savoir. Cette édition, plutôt destinée aux spécialistes, est malheureusement entachée de coquilles et propose des illustrations d'une qualité indigne d'une édition de référence.

Guy DUCOURTHIAL, *La botanique selon Jean-Jacques Rousseau*, Paris : Belin, 2009, 537 p.

Cette étude passe en revue un nombre considérable de témoignages qu'a laissés Rousseau de sa passion pour la botanique et en propose un classement par thèmes : d'abord ses apprentissages livresques et pratiques (les herborisations et les herbiers) ; ensuite l'exercice, si l'on peut dire, de son savoir au travers de la correspondance pédagogique et des annotations qu'il a pu faire sur des ouvrages qu'il a consultés, en particulier *La Botanique* de Regnault qu'on lui a demandé de commenter. La masse d'informations est grande, le texte central étant encore dédoublé par un appareil de notes et des annexes au moins aussi importants (dont une édition claire et complète de la pasigraphie). Malheureusement, le manque de perspective critique et de mise en contexte rend l'abondance des citations plus que fastidieuse à la lecture.

Claire JAQUIER et Timothée LÉCHOT, *Rousseau botaniste : je vais devenir plante moi-même* : recueil d'articles et catalogue d'exposition, Fleurier : Belvédère, 2012, 207 p.

Il s'agit du catalogue de l'exposition du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel consacrée à Rousseau et la botanique, augmenté d'un recueil de huit articles de recherche. Malgré sa taille modeste, l'exposition, qui prenait la figure de Rousseau comme prétexte, a permis de mettre en relief des aspects diversifiés de cette activité scientifique telle qu'elle était pratiquée au XVIII^e siècle : depuis l'organisation d'une herborisation jusqu'aux débats scientifiques sur la classification en passant par la confection d'herbiers. On trouve dans le catalogue de belles illustrations sur tous ces thèmes. L'accent était également mis sur les dimensions sociales de la pratique scientifique et sur ses prolongements culturels au XVIII^e siècle et au-delà : impacts philosophiques et moraux, artistiques, littéraires, « médiatiques », dirions-nous aujourd'hui. Les articles qui accompagnent le catalogue développent ces perspectives en offrant une vision renouvelée du sujet.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Ecrits sur la botanique*, illustrés par Axel Ernst, préface de Marcel Cottier ; Genève : Notari, 2009, 182 p.

Ce bijou d'édition indépendante enchante ceux et celles qui veulent retrouver la fraîcheur d'une lecture des *Lettres sur la botanique* ainsi que des *Fragments pour un dictionnaire* sans trop s'embarrasser des considérations historiques, biographiques et scientifiques dont l'érudition savante a pu les alourdir. L'enjeu est tout autre : détournant la pratique de l'herbier, les illustrations d'Axel Ernst proposent un écho imaginaire et sensuel aux pages de Rousseau. Dans sa subtile préface, Marcel Cottier, qui s'y connaît en littérature libertine, note que leur valeur pédagogique tient à leur qualité d'« empathie ». Plus encore : à la faveur de l'initiation scientifique se laisserait percevoir l'affect secret qui les motive. Il est vrai que des textes à portée didactique écrits au siècle des Lumières, nous ne lisons plus guère que Fontenelle sur l'astronomie et le Rousseau botaniste, justement (je laisse Sade de côté). L'un et l'autre s'en entretenant par prédilection avec des femmes. Lecteur ou lectrice, toi qui veux t'instruire, que la science soit pour toi une séduction. Ainsi s'enclenchera la rêverie « mémorative », comme Rousseau la voulait, en toi, et dans la grande tradition de la botanique passionnelle qui traversa les siècles.

Synthèse

